

108
P 414
60-1751

**A PROPOS DE L'OBJECTIVITE
DE L'INFORMATION**

par

Ch. PERELMAN

Professeur à l'Université Libre de Bruxelles

« Publics et techniques de la diffusion collective »
Editions de l'Institut de Sociologie - Université Libre de Bruxelles

1921

108
P 414
n° 177

A PROPOS DE L'OBJECTIVITE DE L'INFORMATION

par

Ch. PERELMAN

Professeur à l'Université Libre de Bruxelles

A propos de l'objectivité de l'information, deux exigences, différentes mais complémentaires, se présentent immédiatement à l'esprit. Pour qu'une nouvelle fournisse une information objective, il faut qu'elle décrive d'une façon fidèle et non tendancieuse un événement récent. Pour qu'un journal d'information soit considéré comme objectif il faut, en outre, qu'il accorde à chaque événement l'importance et la place qu'il mérite. Que signifient ces exigences et sont-elles effectivement réalisables ?

Pour faciliter notre tâche centrons notre attention, non sur les journaux de parti, dont l'objectif avoué est de favoriser une tendance politique, mais sur la presse d'information et sur les agences de presse dont l'objectif est de recueillir et de distribuer des nouvelles. Quels événements devraient être signalés au public ?

Dans son beau livre *Les Nouvelles*¹, M. R. Clausse nous dit que les nouvelles doivent nous faire connaître des événements socialement significatifs. Comment déterminer ce qui peut être qualifié ainsi ?

Godefroid Kurth, l'historien catholique qui enseigna à l'Université de Liège, proposait, en continuant une vision médiévale de l'histoire, de

¹ R. CLAUSSE, *Les Nouvelles*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de Sociologie, 1963, p. 28.



Don de M Perelman - jan 1972

2051121

diviser l'histoire de l'humanité en deux périodes, séparées par la naissance de Jésus, considérée comme l'événement le plus significatif de l'histoire de l'humanité. Pourtant, à défaut de journalistes, aucun chroniqueur, aucun historien contemporain n'avait attaché à cet événement, quand il s'est produit, la moindre importance. A part les légendaires rois mages, aucun contemporain n'y avait vu un événement socialement significatif.

La formule présente un autre inconvénient, à part la difficulté de déterminer ce qui est socialement significatif : c'est qu'elle donne l'impression qu'il n'existe qu'un seul critère en la matière. Mais, en fait, ce qui mérite d'être noté ou publié dépend entièrement de l'intérêt présumé des lecteurs, qui est essentiellement variable. C'est ainsi qu'un journal sportif pourra, sans faillir aux exigences de l'objectivité, se dispenser de publier les cours de la bourse, et un journal financier pourra négliger complètement les résultats des épreuves hippiques. Chaque journal ne publiera que les nouvelles locales qui intéressent ses lecteurs, et c'est en s'adaptant à leurs préférences qu'il s'étendra sur les nouvelles politiques internationales ou sur les démêlés sentimentaux des étoiles en vogue. Après une période de tâtonnement et d'adaptation réciproque, le journal et ses lecteurs forment un groupe humain caractérisé. Même s'il s'agit de deux journaux dits sérieux, comme *Le Monde* et le *New York Times*, ils présentent des différences surprenantes : un lecteur européen ne peut que s'étonner du nombre de pages que ce dernier journal accorde aux nouvelles mondaines et aux portraits de jeunes mariées de la bonne société.

Devant cette diversité incontestable des journaux d'information, on peut se demander si le motto du *New York Times* (« All the News that's fit to print ») est autre chose qu'un slogan, et si l'exigence d'objectivité en matière d'information n'est pas utopique. Pourtant nous avons l'impression qu'en accusant un journal de manque d'objectivité, à propos de telle ou telle information, on ne dit pas des phrases dépourvues de sens, et qu'on est même prêt à prouver le bien-fondé de ses allégations.

Dans son histoire du *New York Times*, qui se lit comme un roman, Gay Talese raconte les démêlés d'un jeune auteur, John Simon, à propos d'un compte rendu qu'il avait rédigé pour le « New York Times' Book Review » qui paraît chaque semaine dans l'édition du dimanche du journal. Quand malgré les insistances de l'éditeur Lester Markel, Simon a refusé de supprimer un passage de son article, désagréable pour le critique théâtral du *Times*, il a eu finalement gain de cause, mais jamais le journal n'a publié de compte rendu du livre de Simon paru par après ².

² Cfr Gay TALESE, *The Kingdom and the Power*, The World Publishing Company, New York, 1969, p. 268.

Sans le dire expressément, Talese insinue clairement que le journal a manqué d'objectivité en l'occurrence. Car d'après des règles et des critères appliqués normalement par les éditeurs du supplément littéraire, le livre aurait dû faire l'objet d'un compte rendu. Le fait de l'ignorer complètement était à ses yeux un indice indéniable de parti pris.

De cet exemple nous tirerons deux conclusions. La première est que la partialité ou l'impartialité peut être, en première approximation, jugée d'après les critères propres du journal. La deuxième, c'est que pour juger de l'objectivité, en matière d'informations, il ne suffit pas d'examiner les nouvelles parues dans le journal, mais aussi celles qui auraient dû être publiées, et qui ne l'ont pas été. C'est par rapport à un contexte de connaissances, de croyances, d'habitudes et de règles admises que l'objectivité de l'information peut être appréciée.

Le fait de ne pas signaler un événement, qui aurait dû l'être, est un cas extrême. Mais il y a bien d'autres façons de montrer l'importance que la direction du journal attache à une nouvelle, et tout d'abord par la mise en page. La nouvelle mérite-t-elle les honneurs de la première page ou doit-elle être enfouie dans une des pages intérieures du journal ? Va-t-elle être annoncée sous un titre s'étendant sur une ou plusieurs colonnes ?

Se référant à un discours de Clifton Daniel, un des éditeurs responsables du *New York Times*, Talese raconte comment une violente discussion a opposé une partie de la rédaction au propriétaire du journal quant à la manière de présenter la nouvelle concernant l'invasion de Cuba, projetée en 1961 :

Originally, Daniel recalled, the story had been scheduled for the lead position on page one. But then the publisher of *The Times*, Orvil Dryfoos, following the advice of his close friend James Reston, ordered the story toned down, moved to a less prominent place on the page, its headline minimized, and any reference to the imminence of the invasion eliminated. It was in the national interest to withhold certain vital facts from the American people, including the C.I.A. involvement, Dryfoos and Reston felt, but other *Times* editors strongly disagreed. One of them, according to Daniel's speech, became so infuriated that he quivered with emotion and turned "dead white" and demanded that Dryfoos himself come down from the publisher's office and personally order the *Times'* selfcensorship. Dryfoos did, justifying it on grounds of national security and concern for the safety of the men preparing to offer lives on the beach of Cuba. But after the invasion had failed, Daniel said in his speech, even President Kennedy conceded that perhaps *The Times* had been overly protective of American interests; if *The Times* had printed all it knew about the Cuban venture beforehand, Kennedy suggested, the invasion might have been cancelled and the bloody fiasco avoided³.

³ *Op. cit.*, p. 5.

Cet épisode révèle clairement comment les jugements de valeur des éditeurs responsables se manifestent par la présentation de nouvelles. Toute la politique du journal s'y exprime. Ce que confirme un mot de Frederick T. Birchall, autre directeur du *New York Times*, qui disait :

Let me control the headlines and I shall not care who controls the editorials ⁴.

La nette séparation que tant de journalistes établissent entre les faits et les opinions doit être nuancée car la présentation des faits influence, d'une façon d'autant plus efficace qu'elle est plus insidieuse, les opinions des lecteurs quant à l'importance des nouvelles.

Les raisons fournies par Dryfoos pour justifier la suppression de certains détails, et pour minimiser la nouvelle dans son ensemble, l'intérêt national et la sécurité, soulignent un point dont l'importance n'échappera à personne : les nouvelles sont une des conséquences des événements qu'elles relatent, mais elles ont, à leur tour, des conséquences aussi nombreuses que variées. Ce que la presse nous fait connaître, par le fait même qu'elle attire l'attention du public, gagne en importance. La presse peut transformer en événement de portée nationale ce qui, sans elle, risque souvent de passer inaperçu :

Nobody today knows, écrit Talese, whether people make news or news make people ⁵.

Et il n'y a aucun doute que la manière dont les journaux, et surtout la télévision, ont centré leurs nouvelles sur l'opposition à la guerre au Vietnam et sur la lutte contre la discrimination raciale, ont amplifié l'importance de ces mouvements et leur ont donné un retentissement extraordinaire dans l'opinion tant américaine que mondiale. La presse est détentrice d'un pouvoir considérable qui, quand elle est indépendante, ne peut pas être négligé par les pouvoirs constitués.

Même dans les pays qui respectent la liberté de la presse, celle-ci est soumise à un ensemble de restrictions légales qui obligent les éditeurs de journaux à procéder avec prudence. Bien souvent le respect de la décence mettra les journaux à l'abri de l'accusation d'atteinte aux bonnes mœurs. Mais dans quelle mesure un journaliste, exerçant honnêtement son métier, porte-t-il atteinte au secret qui entoure la vie privée des personnes ?

La révélation par le *New York Times* des origines juives de Daniel Burros, chef du Ku Klux Klan à New York, et membre du parti nazi

⁴ *Op. cit.*, p. 168.

⁵ *Op. cit.*, p. 1.

américain, a acculé Burros au suicide. Il ne s'agissait pas d'une calomnie, car les faits étaient incontestables. Peut-on accuser le journal de diffamation, pour avoir dévoilé la vie privée de quelqu'un qui n'exerçait pas de fonction publique ? Mais ne peut-on pas dire qu'en faisant de la politique, il s'exposait, par le fait même, aux investigations des journalistes ? ⁶

Ces questions en soulèvent d'autres. Les journalistes ne se contentent pas de rapporter des faits qui se produisent indépendamment de leur intervention, ils sont souvent à l'origine des faits qu'ils relatent. Les enquêtes, les interviews, les conférences de presse sont soit suscitées par les journalistes, soit organisées à leur intention. Souvent la présence des journalistes de la presse et de la télévision agit comme un détonateur et suscite l'agitation.

Que signifie l'objectivité dans ce contexte ?

Elle se marque, tout d'abord, par une certaine indépendance du journal et de ses reporters : quand ce que l'on dit et ce que l'on fait est fonction de ceux que l'on craint ou de ceux auxquels on veut plaire, l'impartialité a disparu, l'information devient tendancieuse. Un journal d'information qui se veut objectif n'aura pas partie liée avec des intérêts économiques ou politiques. Même alors, il est indéniable que la rentabilité d'un journal dépend de ses lecteurs et de ses annonceurs. Combien de journaux risqueraient, par la présentation de leurs nouvelles et par leurs éditoriaux, de s'aliéner leur principale source de revenus ?

Pour montrer l'indépendance du *New York Times*, Talese insiste sur la stricte séparation qui y a été établie entre les éditeurs responsables des nouvelles, ceux responsables des éditoriaux et les services de publicité. Et il illustre cette indépendance en montrant que, le jour même où un supplément publicitaire vantait un projet de construction d'appartements de luxe à édifier le long du fleuve Hudson, un éditorial attaquait ce même projet qui allait abîmer la beauté naturelle des rochers surplombant la rive ⁷.

Tout journaliste a une tendance naturelle à ne pas se couper de ses sources d'information, et à les ménager dans ses nouvelles. C'est ainsi que la rédaction du *New York Times* se méfiait quelque peu des trop bons rapports qui s'étaient établis entre ses correspondants de Washington et les milieux gouvernementaux. Elle craignait que ces rapports ne nuisent à l'objectivité qui devait caractériser les informations et les commentaires du journal ⁸.

⁶ *Op. cit.*, p. 75.

⁷ *Op. cit.*, p. 75.

⁸ *Op. cit.*, p. 298.

Pour obvier aux obstacles de toute sorte qui risquaient de nuire à l'objectivité du journal, le propriétaire Adolphe S. Ochs a établi une nette séparation entre les divers services du *New York Times* : en introduisant un certain pluralisme dans la direction même du journal, on diminuait les risques d'une intervention tendancieuse. Une des qualités essentielles d'Adolphe S. Ochs, qui a contribué à la réputation d'indépendance du *New York Times*, a été sa disposition à tenir compte des points de vue opposés aux siens :

None of us, confia un des journalistes à Talese, values his mental processes highly, and yet, he has a way of seeing always the other side that stimulates discussion, statement and restatement, and leaves a better product altogether than is approached in his absence... Mr. Ochs, for his lack of reasoned conviction, is all the more seeing. He can see right and wrong on both sides. He has a tolerance for human nature in the opponent⁹.

Mais cette humilité, cette méfiance de soi-même qui incite Adolphe Ochs à ne pas identifier son propre point de vue, ni même celui de sa communauté, avec l'objectivité, est assez rare, et même tout à fait exceptionnelle. C'est la raison pour laquelle une communauté qui ne veut pas dépendre de l'étranger pour ses nouvelles cherchera à organiser ses services et ses agences de presse de façon indépendante. Pour Melville E. Stone, les Etats-Unis, sont devenus vraiment indépendants lorsque l'agence *Associated Press*, qu'il dirigeait, a pu organiser son propre service de correspondants étrangers et ne devait plus voir l'étranger par les yeux de l'agence Reuter. Ce sont les ambassadeurs de l'Europe continentale et spécialement l'ambassadeur de France qui ont insisté sur ce point :

M. Jules Cambon, the French ambassador, was particularly perturbed because all of the news respecting France came through London and took on a British nuance¹⁰.

L'idée que toute nouvelle sert d'instrument de propagande au pays qui la fait connaître est surtout répandue en temps de guerre. C'est pourquoi quand Harrison Salisbury a fait paraître dans le *New York Times* ses célèbres reportages d'Hanoï sur les destructions de bâtiments civils par suite des bombardements américains — qui ne s'attaquaient d'après Washington qu'aux objectifs militaires — plusieurs journaux américains l'ont accusé de servir la propagande ennemie. Mais alors, par définition, un pays en guerre ne pourrait plus fournir d'information objective. Voici en quels termes Walter Lippman a défendu Salisbury :

⁹ *Op. cit.*, p. 70.

¹⁰ V. MELVILLE, E. STONE, *Fifty Years a Journalist*, Greenwood Press, New York, 1968 (d'après l'édition de 1920), p. 244.

Mr. Salisbury's offence, we are being told, is that in reporting the war as seen from Hanoi, he has made himself a tool of enemy propaganda. We must remember that in time of war what is said on the enemy's side of the front is always propaganda, and what is said on our side of the front is truth and righteousness, the cause of humanity and a crusade for peace. Is it necessary for us at the height of our power to stoop to such self-deceiving nonsense? ¹¹

Nous avons traité jusqu'à présent de l'objectivité dans le choix des nouvelles et de la place qui leur est accordée. Mais *quid* de l'objectivité dans la façon de faire connaître chaque nouvelle particulière? Un rapport de journaliste ne pourrait-il pas être aussi précis et aussi fidèle qu'un rapport de laboratoire?

Il ne faut pas que le rapprochement avec un rapport scientifique nous induise en erreur. Car celui qui rédige un rapport de laboratoire suit les théories scientifiques reconnues dans leur appréciation de ce qui est pertinent et de ce qui est important dans l'expérience, de ce qui mérite d'être noté et de ce qui peut être négligé, mais existe-t-il une vision uniforme des choses qui s'impose à chaque journaliste impartial? Il existe évidemment des procédés d'écriture qui donnent une impression d'objectivité, par le souci du détail précis et contrôlable, par l'élimination de tout ce qui paraît effet de style ou impression subjective. Mais un journaliste doit bien qualifier les événements et les personnages et interpréter leur comportement pour le rendre intelligible. Un choix, sur ces points, paraît inévitable. Ceux dont on rapporte les exploits sont-ils des patriotes, des résistants, des terroristes ou de simples bandits? Faut-il toujours recourir à l'expression neutre pour qualifier les protagonistes? Celui qui, en Belgique, pendant la dernière guerre, qualifiait les occupants d'Allemands et non de Boches paraissait suspect, en n'utilisant pas le terme, chargé d'hostilité, propre au style patriotique.

A la question que faites-vous, adressée à trois hommes occupés à la même besogne, le premier a répondu « je taille une pierre », le second « je prépare une pierre angulaire » et le troisième « je construis une cathédrale ». Quelle est ici l'interprétation objective? En interprétant un événement un journaliste le déforme-t-il ou indique-t-il, au contraire, sa véritable portée?

Il est bien difficile, en cette matière, de faire état de critères admissibles par tous. Il va de soi que celui qui falsifie un document sera accusé par tous de manquer d'objectivité. Mais à quel moment une nouvelle, que l'on est pressé de publier, sera-t-elle considérée comme suffisamment sûre, comme suffisamment contrôlée? Ne risque-t-on pas de pécher par omission, par sélection, par qualification tendancieuse, par interprétation

¹¹ Cfr G. TALESE, *op. cit.*, pp. 448-449.

forcée, en minimisant l'importance de certains détails, en accentuant celle des autres ? Et quel est le critère de l'appréciation objective en cette matière ?

C'est justement parce qu'il n'existe pas un ensemble de critères généralement admis, comme dans les sciences naturelles, que chaque perspective et chaque présentation peut être considérée comme l'expression d'une attitude partisane, et elle le sera aussi dans une certaine mesure. C'est pourquoi le seul remède en cette matière, outre l'honnêteté intellectuelle, est le pluralisme. C'est par la confrontation de points de vue différents, et souvent opposés, grâce au fait que chacun est prudent parce qu'il sait que ce qu'il écrira sera soumis à critique, n'étant pas considéré comme parole d'Évangile, que l'on pourra corriger dans une certaine mesure la subjectivité inévitable de chaque information. C'est le monopole de l'information qui s'avère, dans cette perspective, le plus grand obstacle à la recherche de l'objectivité. Le monopole permet de faire abstraction de points de vue opposés, il garantit que l'opinion officiellement exprimée sera reconnue comme vraie, et constituera même l'étalon grâce auquel on jugera toutes les autres.

Seul le pluralisme, grâce aux controverses qu'il fait naître et à l'esprit critique qu'il favorise, permettra, si pas de garantir une information objective, du moins de se rapprocher d'une vision des choses que l'on voudrait espérer acceptable pour tous.

